

Virginia Iglesias Pruvost

Faculté de Philosophie et Lettres de Grenade

Campus Universitario de Cartuja

C.P. 18071 Granada, Espagne

En quête de résilience: l'écriture cathartique des anciens combattants

ABSTRACT

The abundant literary production of the Great War is motivated by the vital need to recount the atrocities of the conflict. The survivors pay tribute to the companions fallen at the front and try to exorcize extremely painful feelings. These poignant pages take the opposite view of the deceitful *déclarations* of a depraved propaganda which encourages young people to join the army. The survivors of this massacre often suffered from shell shock, a pathology underestimated at the time: as a result, they were considered cowards and liars. In this article, we ask ourselves the following questions: is it possible to exorcize the apocalyptic memories of the trenches? How to survive having lived through such events?

Keywords: testimony, propaganda, catharsis, resilience, shell shock

*La guerre n'a pas seulement meurtri et lacéré les chairs,
elle a entaillé les âmes, elle a rendu fou...*
(Jean-Yves Le Naour)

Tous les romans sont ancrés, à divers degrés, dans un cadre spatio-temporel donné. Si certains écrivains, comme Alexandre Dumas, préfèrent faire revivre une époque reculée dans un roman historique,

d'autres auteurs, eux, ont vécu des événements tragiques, comme la Première Guerre mondiale. Durant ce conflit et dans les années immédiatement postérieures à celui-ci, de nombreux romanciers ont narré leur terrible expérience. En outre, la correspondance entre le front et l'arrière, entre lesdits *poilus* et leurs familles, représente également un témoignage poignant, pris sur le vif. Telle une catharsis, l'écriture a permis à ces hommes de décrire l'horreur du conflit en extériorisant ainsi leurs souvenirs traumatisants.

Ces récits visent donc à témoigner : le témoignage écrit met en jeu l'expression de soi et la prise en compte d'autrui. Dans ce contexte, l'énonciateur écrit à la fois pour lui et pour son ou ses destinataires ; pour lui-même, en effet, pour chercher réconfort et consolation, ou bien pour autrui, afin de conserver une trace impérissable de l'expérience vécue. Ces écrits racontent les conditions de vie déplorables des soldats dans les tranchées, les assauts, les permissions, etc. Toutefois, ceux-ci ne possèdent pas qu'une simple valeur descriptive : ils ont avant tout une visée argumentative, à savoir, rendre hommage aux hommes tombés au front, mettre en exergue leur courage et leur esprit de camaraderie, dénoncer l'horreur et l'iniquité de la guerre, et défendre les points de vue pacifistes.

Notre étude va mettre en lumière ces différents aspects concernant les témoignages des combattants de la Der des Ders et va tenter de répondre aux questions existentielles suivantes : est-il possible d'exorciser les souvenirs apocalyptiques du front ? Comment parvenir à la résilience après avoir vécu de tels événements ?

1. L'enrôlement des jeunes gens : l'esprit patriotique et la propagande mensongère

Dès les premiers mois du conflit, le besoin existentiel de témoigner et de perpétuer la mémoire des compagnons disparus s'est imposé parmi les soldats, donnant naissance aux premiers récits de guerre. En France, l'école de Jules Ferry a œuvré dans ce sens, car, contrairement à leurs aïeux, les conscrits de 1914 sont alphabétisés, ce qui les incite à partager leur expérience. En outre, la guerre de positions, qui se met en place dès novembre 1914, permet aux combattants d'écrire lors des

trêves. Mais voici un troisième facteur qui confère un statut hors du commun à la Première Guerre mondiale, dans son rapport à l'écriture : c'est qu'elle concerne tout le monde, y compris les écrivains.¹ De plus, l'esprit patriotique incite de nombreux jeunes gens à devancer l'appel, comme l'explique l'écrivain et soldat français, Gabriel Chevallier (1895-1969) :

On enseignait dans ma jeunesse - lorsque nous étions au front - que la guerre était moralisatrice, purificatrice et rédemptrice. On a vu quels prolongements ont eu ces turlutaines : mercantis, trafiquants, marché noir, délations, trahisons, fusillades, tortures ; famine, tuberculose, typhus, terreur, sadisme. De l'héroïsme, d'accord. Mais la petite, l'exceptionnelle proportion d'héroïsme ne rachète pas l'immensité du mal. D'ailleurs, peu d'êtres sont taillés pour le véritable héroïsme. Ayons la loyauté d'en convenir, nous qui sommes revenus (Chevallier 1930 : 9)².

Tout comme lui, des milliers de jeunes hommes, désireux de servir leur patrie et de faire leur devoir, se voient enrôlés dans une spirale meurtrière dont ils ignorent les caractéristiques :

La guerre !

Tout le monde s'y prépare. Tout le monde y va.

Qu'est-ce que la guerre ?

Personne n'en sait rien... La dernière date de plus de quarante ans (Chevallier 1930 : 17-18).

Parmi ces recrues, on compte de jeunes bourgeois, des hommes de lettres, entre autres : pour la première fois, ceux-ci participent activement à un conflit sans précédent. La plupart d'entre eux ont été blessés, ce qui leur a permis de se livrer à l'écriture : citons notamment Henri Barbusse, Roland Dorgelès, Maurice Genevoix, Erich Maria Remarque et Ernst Jünger.

Erich Maria Remarque (1898-1970) est né en Allemagne. En 1916, il est mobilisé et se retrouve dès l'année suivante sur le front de l'Ouest. Blessé, il est hospitalisé puis reste confiné dans un bureau

¹ Jusqu'alors, la bourgeoisie intellectuelle avait été relativement épargnée par les combats. Lors des conflits napoléoniens, les fils des nantis pouvaient être préservés quand ces derniers tiraient un mauvais numéro à la conscription.

² Extrait de la préface de l'édition de 1951.

jusqu'à l'Armistice. En 1928, son roman *À l'Ouest rien de nouveau*, remporte un succès mondial³. Quant à Roger Martin du Gard (1881-1958), affecté au service du ravitaillement, il rédige *Les Thibault* entre 1922 et 1940, à partir de toutes les notes qu'il avait prises sur le terrain : dans son œuvre, il propose une véritable réflexion sur la guerre et la paix. Il confronte, au travers d'une discussion entre deux frères, deux points de vue antagonistes : refuser la guerre au nom de valeurs pacifistes, ou inversement, la faire au nom de valeurs patriotiques. En 1914, à la veille de la déclaration de guerre, Antoine et Jacques, un révolutionnaire pacifiste, parlent de leurs intentions en cas de mobilisation :

- [...] En un pareil moment, refuser de servir, c'est faire passer son intérêt personnel avant l'intérêt général.
- Avant l'intérêt *national* ! riposta Jacques. L'intérêt général, l'intérêt des masses, c'est manifestement la paix, et non la guerre ! [...] Je n'accepterai jamais qu'un gouvernement puisse me forcer à prendre part à une entreprise que je considère comme un crime, comme une trahison de la vérité, de la justice, de la solidarité humaine... Pour moi, l'héroïsme [...] n'est pas de prendre un fusil et de courir à la frontière ! C'est de lever les crosses, et de se laisser conduire au poteau, plutôt que de se faire complice ! Sacrifice illusoire ? Qui sait ? C'est l'absurde docilité des foules qui a rendu et rend encore les guerres possibles... (Martin du Gard 1922 : 95).

Le courrier qui parvient du front et les permissionnaires qui rentrent passer quelques jours chez eux dépeignent un tableau bien différent de celui que diffusent la presse et la propagande : « L'inefficacité des projectiles ennemis est l'objet de tous les commentaires. Les schrapnels⁴ éclatent mollement et tombent en pluie inoffensive. Quant aux balles allemandes, elles ne sont pas dangereuses : elles traversent les chairs de part en part sans faire de déchirure » (*L'intransigeant*, 17 Août 1914). « Nos troupes se rient de la mitrailleuse. On n'y fait plus

³ Ce roman est adapté au cinéma en 1930 par Lewis Milestone. En Allemagne, le film est interdit par les nazis et brûlé à Berlin. En 1932, Remarque s'exile en Suisse, puis aux États-Unis.

⁴ Obus bourrés de balles.

attention » (*Petit Parisien*, 11 octobre 1914). Ce « bourrage de crâne »⁵ vise à maintenir le moral de l'arrière et à lutter contre le découragement d'un peuple las et exsangue. Dans cette optique, Jean Norton Cru (1879-1949) s'attaque aux mythes qui entourent les combats et qui séparent les poilus de l'État-major :

J'ai dit que notre baptême du feu, à tous, fut une initiation tragique. [...] Sur le courage, le patriotisme, le sacrifice, la mort, on nous avait trompés, et aux premières balles nous reconnaissons tout à coup le mensonge de l'anecdote, de l'histoire, de la littérature, de l'art, des bavardages de vétérans et des discours officiels. Ce que nous voyions, ne que nous éprouvions n'avait rien de commun avec ce que nous attendions, d'après ce que nous avons lu et tout ce qu'on nous avait dit. Non, la guerre n'est pas le fait de l'homme : telle fut l'évidence énorme qui nous écrasa (Norton Cru 1930 : 31).

2. La guerre ou l'aliénation paroxystique de l'individu : le besoin vital de témoigner

Pendant toute la Première Guerre mondiale, des centaines de milliers de lettres et cartes postales s'échangent quotidiennement du front à l'arrière, et inversement. Les soldats écrivent sous la forme de carnets, de journaux intimes ou de lettres adressées à leurs proches, comme celle de Gaston Biron (1885-1916), âgé de vingt-neuf ans en 1914, lorsqu'il s'engage dans un bataillon de chasseurs à pied (corps de l'infanterie) :

Samedi 25 mars 1916 (après Verdun)
Ma chère mère,

⁵ Née dans les tranchées de la Grande Guerre, l'expression « bourrage de crâne » nous vient tout droit des valeureux poilus qui l'inventent pour dénoncer les absurdités lues dans la presse. En effet, censurés, mal informés, interdits sur le front... les journalistes doivent faire appel à leur imagination pour remplir leurs colonnes et nourrir la propagande : fausses interviews, informations erronées et autres mensonges en tout genre sont le quotidien de la presse française. Dès lors, il existe un véritable décalage, mal perçu par les soldats, entre les articles des journaux et la réalité vécue des tranchées. Difficile pour l'arrière de se faire une idée de l'horreur de la guerre. Cf. http://suite101.fr/article/presse-et-propagande-durant-la-premiere-guerre-mondiale-a23912#.VDvC3Wd_smk (consulté le 22 mars 2015).

[...] Par quel miracle suis-je sorti de cet enfer, je me demande encore bien des fois s'il est vrai que je suis encore vivant. [...] Nous étions tous montés là-haut après avoir fait le sacrifice de notre vie, car nous ne pensions pas qu'il fût possible de se tirer d'une pareille fournaise. Oui, ma chère mère, nous avons beaucoup souffert et personne ne pourra jamais savoir par quelles transes et quelles souffrances horribles nous avons passé. À la souffrance morale de croire à chaque instant la mort nous surprendre viennent s'ajouter les souffrances physiques de longues nuits sans dormir : huit jours sans boire et presque sans manger, huit jours à vivre au milieu d'un charnier humain, couchant au milieu des cadavres, marchant sur nos camarades tombés la veille [...] (Biron 2003 : 196).

G. Biron insiste surtout sur les conséquences humaines funestes. Pour lui, la guerre amène l'homme à vivre des situations dantesques, à subsister au milieu des morts qui sont souvent, pour comble, d'anciens compagnons. En effet, la guerre de tranchées se déroule dans des conditions effroyables : les cadavres restent longtemps englués dans la boue mêlée d'excréments. Les soldats passent leur temps à remblayer les parois qui s'effondrent sur eux et à écoper l'eau ; ils sont entourés de rats, de poux, de vermine, de corps en décomposition, et restent des semaines entières sans pouvoir se laver, ni même se déshabiller. Ils ne sont plus maîtres de leur destin :

Lettre d'Eugène-Emmanuel Lemercier à sa mère, 22 février 1915

Tu ne peux savoir, ma mère aimée, ce que l'homme peut faire contre l'homme. Voici cinq jours que mes souliers sont gras de cervelles humaines, que j'écrase des thorax, que je rencontre des entrailles. Les hommes mangent le peu qu'ils ont, accotés à des cadavres. Le régiment a été héroïque : nous n'avons plus d'officiers (Lemercier, Chevrillon 1918 : 135).

Privés de leur dignité humaine, ces jeunes gens sont les proies d'une tranchée carnivore, leurs corps sont vulnérables face au déferlement de mitraille et de bombes : ils sont plus proches de pantins que de fiers poilus.

Les écrivains combattants qui ont écrit pendant ou immédiatement après la guerre, ont tout d'abord voulu témoigner pour exprimer l'insoutenable et l'indicible. Le récit de guerre est réaliste et tente de donner une vision objective des faits : on y trouve des thèmes récurrents, comme la mobilisation et le départ pour la guerre ; les

combats meurtriers avec la description des hommes et des chevaux blessés, la mort des camarades, le face-à-face avec l'ennemi ; les ravages de la guerre (les cadavres massacrés, les paysages dévastés) ; le quotidien pitoyable des soldats dans les tranchées, la solidarité entre poilus ; les moments éphémères de répit et de trêve (les relèves, les permissions) ; la vie à l'arrière ; l'Armistice, l'après-guerre et le retour à la vie civile. Ces récits témoignent des sentiments éprouvés au front⁶ : le courage, la peur, l'amitié, la pitié et l'empathie. Les valeurs de la camaraderie sont mises en avant : ce sont elles qui permettent aux soldats d'affronter, jour après jour, l'angoisse, la solitude, la mort...

Tel est le cas de Henri Barbusse (1873-1935) : engagé volontaire, il a vécu en 1915 dans les tranchées du Soissonnais, de l'Argonne et de l'Artois (dans le Nord-Est de la France). Blessé en 1916, il est évacué à l'hôpital de Chartres puis à Plombières où il écrit *Le Feu*, le premier roman de guerre qui relate la vie dans les tranchées et évoque les sentiments des soldats de la Grande Guerre : il narre concrètement le quotidien d'une escouade de fantassins. Écrivain militant, il dédie son livre à la mémoire de ses camarades morts⁷. Dans ce type d'écrit, l'horreur est dénoncée d'une perspective réaliste, humaniste, voire pacifiste. Le récit de témoignage, le plus souvent écrit à la première personne, n'a pas de héros : le narrateur est le porte-parole d'un groupe de combattants qui subissent les ravages de la guerre, jusqu'à en perdre leur humanité :

Cette guerre, c'est la fatigue épouvantable, surnaturelle, et l'eau jusqu'au ventre, et la boue et l'ordure et l'infâme saleté. C'est les faces moisies et les chairs en loques et les cadavres qui ne ressemblent même plus à des cadavres, surnageant

⁶ Par la suite, et de nos jours encore, l'intérêt pour cette période de l'Histoire perdue à travers des œuvres de fiction telles que *Les Champs d'honneur* (1990) de Jean Rouaud, *Un long dimanche de fiançailles* (1991) de Sébastien Japrisot, *La Chambre des officiers* (1998) de Marc Dugain, *Cris* (2001, roman à toile de fond historique) de Laurent Gaudé, etc.

⁷ Barbusse se livre à une dénonciation politique de la guerre. À sa parution, en pleine guerre, le roman connaît la censure, fait scandale et remporte néanmoins le prix Goncourt en 1916. Il demeure, aujourd'hui encore, l'un des plus forts tirages de la littérature française contemporaine.

sur la terre vorace. C'est cela, cette monotonie infinie de misères, interrompue par des drames aigus, c'est cela [...] (Barbusse 2008 : 286-287).

Dans son *Voyage au bout de la nuit*, Louis-Ferdinand Céline⁸ narre les tribulations de Bardamu, son narrateur-personnage, un aventurier qui s'est engagé dans l'armée française en août 1914, au sein d'un monde moribond en pleine décomposition. Il y décrit la souffrance des soldats en ces termes :

Depuis quatre semaines qu'elle durait, la guerre, on en était devenus si fatigués, si malheureux, que j'en avais perdu, à force de fatigue, un peu de ma peur en route. [...] Ah ! L'envie de s'en aller ! Pour dormir ! D'abord ! Et s'il n'y a plus vraiment moyen de partir pour dormir alors l'envie de vivre s'en va toute seule (Céline 1988 : 30).

Le spectacle absurde de cette boucherie héroïque, de cette *vacherie universelle* (pour reprendre l'expression de Céline) est au cœur de débats, dont la visée argumentative s'exprime à travers des descriptions réalistes et l'appel au pathétique. Dans l'extrait suivant, le narrateur, un jeune soldat allemand prénommé Paul, vient de poignarder un soldat français qui s'était réfugié dans le même trou d'obus que lui, pour se protéger des bombardements :

« Camarade, je ne voulais pas te tuer. [...] Mais d'abord tu n'as été pour moi qu'une idée, une combinaison née dans mon cerveau et qui a suscité une résolution ; c'est cette combinaison que j'ai poignardée. À présent, je m'aperçois pour la première fois que tu es un homme comme moi. J'ai pensé à tes grenades, à ta baïonnette, et à tes armes ; maintenant c'est ta femme que je vois, ainsi que ton visage et ce qu'il y a en nous de commun. Pardonne-moi camarade. » [...] Ce mort est lié à ma vie ; c'est pourquoi je dois tout faire et tout promettre, pour me sauver ; je jure aveuglément que je ne veux exister que pour lui et pour sa famille (Remarque 1929 : 233).

Cette scène illustre parfaitement le non-sens de la guerre : les soldats s'entretuent machinalement, tels des automates. Ces récits montrent parfois une nouvelle distribution des valeurs, comme dans l'extrait

⁸ Louis Ferdinand Destouches (1894-1961) prend comme pseudonyme le prénom de sa mère, Céline. À dix-huit ans, il s'engage dans l'armée, combat, y gagne une médaille ainsi qu'une blessure à la tête. Trépané, réformé, il devient ensuite médecin. Condamné à la Libération pour ses prises de position antisémites pendant la Collaboration, il s'exile au Danemark, d'où il ne revient qu'en 1951.

précédent, à savoir, la fraternité posthume entre ennemis. Les témoignages veulent pérenniser la mémoire des camarades morts.

Roland Dorgelès (pseudonyme de Roland Lécavelé, 1885-1973) s'engage en 1914 ; après avoir été blessé, il incorpore l'aviation. Il relate son expérience dans son roman *Les Croix de Bois*⁹, et s'attache essentiellement à préserver le souvenir des soldats disparus. L'héroïsme est représenté par l'endurance des troupes, la guerre est vécue au quotidien, dans la hantise perpétuelle de la mort : à travers son récit, R. Dorgelès tente d'exorciser le cauchemar de la Grande Guerre. Son livre propose également une certaine philosophie du bonheur, comme on la trouvera dans la littérature concentrationnaire chez Soljenitsyne : au-delà d'un certain seuil de misère physique et morale, « le bonheur est partout » : « c'est le gourbi où il ne pleut pas », une litière de paille ; ou bien, à la faveur d'une relève, d'un instant de silence entre deux tirs d'artillerie, le desserrement de l'angoisse, l'émerveillement soudain d'être et de vivre. Les pages les plus sombres s'éclairent soudain d'une joie foudroyante, presque à l'état pur (Cf. Beaumarchais, Couty, Rey 1984 : 663).

Maurice Genevoix (1890-1980) a vingt-quatre ans quand il intègre l'armée comme sous-lieutenant. Blessé, il est démobilisé et publie, dès 1916, son journal de guerre, adapté des notes quotidiennes qu'il avait prises sur le front. Dans l'extrait suivant, il relate succinctement la mort de trois Allemands : « [...] avant de rallier les chasseurs, j'ai rattrapé encore trois fantassins allemands isolés. Et à chacun, courant derrière lui du même pas, j'ai tiré une balle de revolver dans la tête ou dans le dos. Ils se sont effondrés avec le même cri étranglé » (Genevoix, 1990 : 44). Dans une note, il précise que le texte, dans sa seconde édition, avait été privé du témoignage sur ce meurtre :

Lors d'une réimpression de ce livre j'avais supprimé ce passage : c'est une indication quant à ces « retours sur soi-même » qui devaient fatalement se produire. Je le rétablis aujourd'hui, tenant pour un manque d'honnêteté l'omission volontaire d'un des épisodes de guerre qui m'ont le plus profondément secoué et qui ont marqué ma mémoire d'une empreinte jamais effacée (Genevoix 1990 : 44, Note de 1949).

⁹ Il obtient le prix Femina en 1919.

M. Genevoix évoque cette tragédie parce qu'elle est scellée à son expérience en tant que soldat : il l'avait consignée dans son témoignage sur le vif et l'avait supprimée dans un retour sur lui-même, une sorte de crise morale¹⁰. Il le fait par honnêteté et aussi par volonté de donner un témoignage vrai, révélant les sentiments des combattants. En effet, n'est-il pas humain de vouloir effacer un acte traumatisant ? Ce refoulement est une façon de surmonter la crise morale qui suit souvent un drame. C'est aussi faire preuve d'humilité et de courage que d'assumer finalement un acte que l'on aurait aimé ne pas avoir commis.

Dans certains romans écrits plus de dix ans après la fin du conflit, la réalité est transposée dans un univers de personnages inventés, plongés dans la tourmente. Certains dépeignent en contrepoint le front et l'arrière, et la guerre y prend une dimension apocalyptique qui broie tous les êtres vivants, sans exception :

[...] des roues, des tronçons de tubes, des douilles vides, des obus comme des cocons de chenille ; des chevaux éventrés, le cou tordu ; des hommes, la face contre la terre ; des visages noirs qui mordent le ciel ; une jambe, de la chair en bouillie, de la cervelle d'homme sur une jante de roue (Giono 1964 : 231).

Entre 1975 et 1992, de nombreux romans paraissent et relatent la Première Guerre mondiale. Avec le recul, certains thèmes tabous sont abordés, comme la tragédie des mutineries de 1917. Dans les premières pages de son roman, *Le Boucher des Hurlus* (1982), Jean Amila (1910-1995) fait référence à la boucherie de Perthes-les-Hurlus (près de Verdun). Le père du petit Michou (âgé seulement de huit ans), est un soldat mutin qui a été fusillé. Au lendemain de l'Armistice, sa veuve et son fils sont victimes de moqueries et de vexations de la part des femmes du voisinage :

Plusieurs fois déjà les commères avaient jeté des œufs pourris ou des immondices sur la Maman. [...] au marché, il [Michou] avait entendu les sales commères qui ricanent au passage de la Maman. Elles disaient salope ! Bolchevik !... Et même à lui une espèce de grosse pouffiasse avait craché : « Enfant de lâche ! » [...]

¹⁰ Il la rétablit en 1949, peut-être à une date non fortuite, car les Résistants et les combattants sont, à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, valorisés par rapport à ceux qui ont préféré se soumettre à l'ennemi.

- Des lâches ! Des défaitistes ! On les a fusillés, c'est bien fait !

Et il semblait tout à fait normal qu'on s'attaque à l'épouse et à l'enfant dont le père avait été fusillé en novembre 1917 avec ses camarades qui avaient refusé de monter à l'assaut des Perthes-Les-Hurlus, dix fois repris et reperdu, où près de cent quarante mille « poilus » étaient morts pour rien, car l'endroit n'avait aucune valeur stratégique et on ordonnait ces boucheries inutiles pour « entretenir le moral de la Troupe » (Amila 2012 : 2-3).

Les récits de guerre visent à toucher les esprits et à agir sur eux ; ils représentent une dénonciation de la guerre, opposent l'univers pitoyable du soldat à celui des gradés, le front à l'arrière ; ils incitent à lutter contre l'oubli en rendant hommage aux camarades disparus et montrent que la guerre est un cataclysme qui marque les êtres à vie.

3. Des survivants tourmentés : les blessures de l'âme

La survie des soldats dépend surtout de leur capacité à oublier les morts et les conditions de vie éprouvantes : l'oubli est donc une condition de survie :

Il constitue un mécanisme protecteur [...]. L'oubli est lié à l'évacuation mentale de tout rappel au passé ; elle représente pour cette raison un facteur d'adaptation : autrement dit, c'est en mettant le couvercle sur le passé qu'on arrive à oublier (Fischer 2003 : 169).

Pour les survivants de ce massacre à outrance, l'oubli semble être le seul moyen pour ne pas sombrer dans la déréliction. Toutefois, cette nécessité apparaît comme un désir illusoire car les souvenirs traumatiques resurgissent involontairement. En effet, comment effacer de tels événements ? Comment oublier les scènes apocalyptiques vécues sur le front ? Cette tâche s'avère particulièrement difficile, voire presque impossible. Dans le passage suivant, extrait de *Cris*, Jules le permissionnaire retrouve une vie normale à l'arrière, mais il est hanté par des images lancinantes :

J'ai beau courir et me cacher, je ne parviens pas à les laisser derrière moi... Je les entends encore. Que me veulent-elles ?... Elles sont là. Elles sifflent dans mon dos... Depuis que j'ai sauté du train, elles ne me laissent aucun répit... Je les entends. Je crois. Je deviens fou... [...] Je ne leur échapperai pas. Il n'y a rien à tenter. Je comprends maintenant, assis au bord d'un chemin, je comprends qu'il ne sert à rien de courir car elles sont en moi. Je les écoute... Sur le front gisent des

milliers de soldats épuisés. Ils vont mourir et pleurent tout seuls. Ils glissent à la terre leurs derniers mots... Je les entends. Il ne faut pas avoir peur. Ce sont les voix fatiguées de mes frères. Ceux que j'ai laissés derrière moi. Ils veulent parler par ma bouche. Ils veulent que je leur prête voix. C'est cela... (Gaudé 2001 : 83).

Otto Dix (1891-1969) s'engage dans l'artillerie allemande en tant que volontaire et participe à de nombreuses campagnes dont il sort vivant. À l'issue du conflit, il est obnubilé par les images abominables du front et tente d'oublier en peignant notamment des eaux-fortes, *La Guerre (Der Krieg)*, (1924). Il évoque son expérience de soldat en ces termes :

Le fait est que, étant jeune, on ne se rend absolument pas compte que l'on est, malgré tout, profondément marqué. Car pendant des années, pendant 10 ans au moins, j'ai rêvé que je devais ramper à travers des maisons en ruines (sérieusement), à travers des couloirs, où je pouvais à peine passer. Les ruines étaient toujours présentes dans mes rêves...¹¹

Force est de constater que les soldats ayant survécu au conflit ont été traumatisés à vie : malgré leurs efforts pour oublier la folie dévastatrice de la guerre, celle-ci les a marqués au fer rouge pour toujours. Comment oublier une guerre qui a broyé une vie tout entière? J. Giono (1895-1970) nous décrit sa tourmente de la façon suivante :

Je ne peux pas oublier la guerre. Je le voudrais. Je passe des fois deux jours ou trois sans y penser et brusquement, je la revois, je la sens, je l'entends, je la subis encore. Et j'ai peur. [...] Vingt ans ont passé. Et depuis vingt ans, malgré la vie, les douleurs et les bonheurs, je ne me suis pas lavé de la guerre. L'horreur de ces quatre ans est toujours en moi. Je porte la marque. Tous les survivants portent la marque (Giono 1937 : 11).

Si tous les rescapés sont marqués à vie, serait-il préférable de ne plus évoquer ces souvenirs pour ne pas raviver des douleurs apaisées ? Le dilemme est donc le suivant : « comment fixer la limite où il devient nécessaire que le passé s'oublie pour ne pas enterrer le présent ? »

¹¹ Présentation sur le site de l'Historial de la Grande Guerre :

<http://www.historial.org/Musee-collection/Collection/Collections-thematiques/Otto-Dix> (consulté le 20 mars 2015).

(Ferenczi 2002 : 14)¹². L'écriture permet aux combattants de mettre des mots en adéquation avec leurs sentiments, à leurs souffrances, à l'indicible et provoque, de cette manière, un effet cathartique :

Par écriture cathartique, nous entendons toute écriture qui provoque une décharge émotionnelle importante. En empruntant ce terme au grec *catharsis* – purification, purgation – nous nous approchons de la terminologie de Freud et de Breuer : cette catharsis, cette purgation, est provoquée par l'abréaction, dont le terme serait tout aussi adéquat lorsque nous parlons de traumatisme, l'objectif de l'abréaction étant, par une décharge émotionnelle, de libérer le sujet d'un affect encore attaché au souvenir traumatique, afin qu'il ne reste pas ou ne devienne pas pathogène (Chidiac 2013 : 9).

Dans ce contexte, la catharsis désigne donc le fait de libérer des émotions refoulées, d'exprimer des pensées réprimées par le subconscient afin d'analyser et résoudre un problème, en l'occurrence les traumatismes de la Première Guerre mondiale. Même si les blessures corporelles des soldats ayant survécu au massacre se sont cicatrisées, les stigmates de l'âme, eux, ont perduré : aussi, des centaines de milliers de poilus ont été considérés comme des déments. Ces suppliciés, victimes d'obusite (*shell shock* en anglais) ou syndrome post-traumatique développé par les soldats de la Grande Guerre, ont été qualifiés injustement de lâches ou de menteurs... leur pathologie étant alors encore méconnue : « Les médecins connaissaient mal ces maux liés au stress [...]. Ils soupçonnaient les soldats traumatisés par les explosions d'obus de simuler des troubles du comportement afin de quitter le front et d'être reclassés à l'arrière ou réformés »¹³.

Parmi les symptômes recensés, citons entre autres : la phobie du képi, les tremblements incontrôlés, plicatures, vacillement dans la démarche, vomissements, paralysies de certains membres du corps, etc. Ces malades, que l'on a également dénommé les *pithiatiques* (Cf.

¹² Propos de Nietzsche repris dans Devoir de mémoire, droit à l'oubli ?

¹³ Propos extraits d'une interview d'Évelyne Josse par la journaliste Joëlle Smets, parue dans l'hebdomadaire *Le Soir Magazine*, le 25 juin 2014. Document disponible à la page suivante : <http://www.resilience-psy.com/IMG/pdf/obusite.pdf> (consulté le 20 mars 2015).

Darmon 2001 : 49-64) n'ont pas eu droit à la reconnaissance publique : pire encore, ils ont bien souvent été cachés, maltraités, dégradés... :

Ces psychonévrosés, avec leurs yeux hallucinés, leurs délires, leurs cauchemars et leurs cris terrifiants, ces blessés sans blessures, personne ne voulait les voir. De ces héros-là, on en avait honte. [...] Il fallait les cacher, les dissimuler parce qu'ils renvoyaient une image terrible de la guerre en complète contradiction avec les lauriers de l'héroïsme dont la société d'après-guerre couvrait les poilus et les anciens combattants (Le Naour 2011 : 10).

Force est de constater que, pour bon nombre de soldats, le retour à la vie civile a été particulièrement traumatique. S'il est vrai que les rescapés ont eu la chance de survivre, soulignons toutefois que ceux-ci ont dû mener une autre bataille tout aussi ardue : apprendre à cohabiter avec les souvenirs du front pour vivre dans une société hypocrite et indifférente à leurs maux...

4. Conclusion

La Première Guerre mondiale a provoqué une saignée humaine sans précédent, une catastrophe démographique dont les monuments aux morts et les plaques commémoratives portent encore le sinistre témoignage. Les combattants qui ont miraculeusement survécu, les millions de blessés, d'infirmités, de mutilés, de « gueules cassées », ont été en proie au souvenir obsédant d'un conflit aux allures de boucherie humaine. Cette hécatombe a laissé des traces indélébiles dans les esprits des familles décimées : un macabre souvenir qui perdure grâce aux nombreux récits de guerre.

En effet, cette guerre est à l'origine d'une prolifération sans précédent de textes écrits par ceux qui l'ont vécue à la première personne : les soldats, qui utilisent l'écriture comme moyen de lutte et de survie. Leur enjeu n'est ni de devenir des héros, ni même de vaincre, mais tout simplement de ne pas mourir. Ces derniers, quelle que soit leur nationalité, où qu'ils soient, écrivent sans relâche : en première ligne, de l'hôpital où ils passent leur convalescence, du cantonnement où ils reprennent des forces avant de repartir au front. Ils écrivent à leurs familles, à eux-mêmes ou à un destinataire encore

inconnu, des cartes postales, des lettres, des carnets de route, des journaux intimes, des poèmes, des pensées consignées à la hâte avant l'assaut, des mémoires, des nouvelles ou des romans. Jaunis et pieusement conservés, ces écrits sont aujourd'hui d'un grand intérêt humain, un rempart contre l'oubli.

Des romanciers tels que Barbusse, Cendrars, Céline, Genevoix, Remarque, ainsi que les soldats « anonymes » du front, n'ont pas hésité à prendre la plume pour décrire leurs expériences : leur vie inhumaine dans les tranchées où pullulent rats, vermine et cadavres en décomposition..., les combats fratricides entre jeunes gens que les pays belligérants obligent à s'entretuer..., l'attente de la mort à chaque assaut... Aussi ces écrits constituent-ils un acte militant, une catharsis et une prosopopée polyphonique des morts ; ils représentent le témoignage intemporel d'une génération perdue et traumatisée, un avertissement dédié aux générations futures pour veiller à ce que pareille abomination ne se reproduise jamais plus.

Bibliographie

- Amila J. (2012 [1982]) : *Le Boucher des Hurlus*. Paris : Folio.
- Barbusse H. (2008 [1916]) : *Le Feu, Journal d'une escouade*, en ligne : <https://books.google.es/books?id=ZnpOg3DvCYQC&pg=PA1&dq=le+feu+d%27henri+barbusse.+belenus&hl=es&sa=X&ei=-N8OVdLEOoOuU8KJg-gL&ved=0CCkQ6AEwAA#v=onepage&q=le%20feu%20d'henri%20barbusse%2C%20belenus&f=false> (consulté le 22 mars 2015).
- Baumarchais J.-P., Couty D., Rey A. (1984) : *Dictionnaire des littératures de langue française*. Paris : Bordas.
- Biron G. (2003) : « Lettre à sa mère », in : Guéno J.-P., Pecnard J., Laplume Y. (dir.) : *Paroles de poilus. Lettres de la Grande Guerre*. Paris : Tallandier, pp. 196-197.
- Céline L.-F. (1988 [1932]) : *Voyage au bout de la nuit*. Paris : Gallimard.
- Chevallier G. (2008 [1030]) : *La Peur*. Paris : Le Dilettante.
- Chidiac N. (2013) : *Ateliers d'écriture thérapeutiques*. Paris : Elsevier-Masson.
- Dorgèlès R. (1919) : *Les Croix de Bois*. Paris : Albin Michel.
- Ferenci Th. (2002) : *Devoir de mémoire, droit à l'oubli ?* Bruxelles : Complexe.
- Fischer G.-N. (2003) : *Les blessures psychiques. La force de revivre*. Paris : Odile Jacob.
- Gaudé L. (2001) : *Cris*. Arles : Actes Sud.

- Genevoix M. (1990) : *Ceux de 14*. Paris : Flammarion.
- Giono J. (1937) : *Refus d'obéissance*. Paris : NRF Gallimard.
- Giono J. (1964 [1931]) : *Le Grand Troupeau*. Paris : Gallimard.
- Guéno J.-P., Laplume Y., (dir.) (1998) : *Paroles de poilus, Lettres et carnets du front 1914-1918*. Paris : Librio.
- Lemercier E., Chevillon A. (1918) : *Lettres d'un soldat* (août 1914-avril 1915). Paris : Chapelot.
- Le Naour J.-Y. (2011) : *Les soldats de la honte*. Paris : Perrin.
- Martin du Gard R. (1922) : *Les Thibault, L'Été 1914*, vol. 2. Paris : NRF Gallimard.
- Norton Cru J. (1930) : *Du témoignage*. Paris : Gallimard.
- Remarque E.M. (1929) : *À l'Ouest rien de nouveau*. Paris : Stock.
- Smets J. (2014) : « Des poilus torturés par des médecins bourreaux », *Le Soir Magazine*, pp. 40-43, en ligne,
<http://www.resilience-psy.com/IMG/pdf/obusite.pdf>